

BRUCE BÉGOUT

De la décence ordinaire

COURT ESSAI SUR UNE IDÉE FONDAMENTALE
DE LA PENSÉE POLITIQUE DE GEORGE ORWELL



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

Liste des abréviations utilisées dans ce livre :

EAL I, II, III, IV: *Essais, articles, lettres*, quatre volumes, (éd. par S. Orwell et I. Angus), tr. fr. A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea / L'encyclopédie des nuisances, 1995-2001.

WP: *Le Quai de Wigan (The Road to Wigan Pier)* tr. fr. M. Pétris, Paris, 10/18, 2000.

Ce texte est la reprise de l'article "Vie ordinaire et politique, G. Orwell et la *common decency*", qui a été remanié, paru en 2006 dans *L'Ordinaire et le politique*, publié sous la direction de Claude Gautier et Sandra Laugier, PUF, 2006, pp. 99-119.

Norbert Ghisoland (1878-1939), négatif n° 57.564 © Marc Ghisoland, pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2008, 2017.

GEORGE ORWELL est célèbre pour avoir écrit, dans les années quarante, deux livres étranges qui mettent en scène des situations exceptionnelles : *La ferme des animaux* et *1984*. Pourtant, le thème de l'ordinaire occupe une place centrale dans son œuvre. Ses romans *réalistes* racontent l'histoire d'un homme simple (fonctionnaire médiocre, poète désargenté, petit employé) aux prises avec un ordre du monde qui l'empêche de mener une existence ordinaire et honnête. Ses récits documentaires (*Dans la dèche à Paris et à Londres*, *Le Quai de Wigan*, *Hommage à la Catalogne*) décrivent, dans un style direct et sans fioritures, sa rencontre avec des gens de peu (clochards, marginaux, travailleurs saisonniers, mineurs, petit peuple catalan, etc.), dont il cherche à partager les joies et les souffrances quotidiennes. Enfin, ses essais critiques et politiques ne cessent d'insister, dans le but de contrer la propagande totalitaire et son programme d'une révolution totale de la vie, sur le respect dû aux modes de vie traditionnels de la classe ouvrière et, plus généralement, du peuple. Chaque ligne écrite par Orwell peut donc être lue comme une apologie des gens ordinaires. Et même

dans les romans d'imagination pure, la forme surnaturelle, ironique ou tragique, n'a d'autre but que de souligner, par un contraste expressif, la fragilité du monde commun bafoué. Chez Orwell, c'est toujours sur le sol raboteux du réel que se dresse la fantaisie.

Ce goût des choses simples se retrouve dans sa personnalité même. Il y a, chez l'écrivain anglais, comme il le confesse sans arrière-pensées à Henry Miller, une "sorte d'attitude terre à terre, solidement ancrée" qui fait qu'il se sent "mal à l'aise" dès qu'il quitte "ce monde ordinaire où l'herbe est verte, la pierre dure" (*EAL* I, 292). Le réel est avant tout ordinaire, car le quotidien en constitue le noyau. Le pseudonyme même de George Orwell, choisi par Eric Arthur Blair, fait référence à une chose aussi simple qu'un ruisseau champêtre.

L'une des premières motivations artistiques et théoriques d'Orwell est donc de témoigner de la vie ordinaire en explorant ses moments les plus communs : l'existence de l'homme de la rue, les transports publics, l'atmosphère du pub, les tâches ménagères, le jardinage, les lieux de sociabilité, les loisirs, les jeux et l'humour populaires, etc.¹. Il s'agit de représenter cette

1. De nombreux essais ou articles développent cette ethnographie personnelle de la vie ordinaire. Citons par

vie qui, jusque-là, a été sous-estimée par la littérature, l'inframonde trivial des marginaux et des outsiders, des chemineaux et des trimards, de "coucher le familier sur le papier" (*EAL I*, 617). Ce qui peut nous paraître aujourd'hui commun ne l'était pas forcément à l'époque. Orwell déplorait que "l'idée même d'essayer de savoir ce que pense effectivement l'homme ordinaire, au lieu de présumer qu'il pense ce qu'on voudra qu'il pense, [soit] considérée comme saugrenue et malvenue" (*EAL III*, 182). Heureusement, la littérature de son temps a montré la voie. Admirant les livres de Joyce et de Miller qui, selon lui, ont introduit¹, dans le domaine guindé des lettres anglaises, le langage ordinaire et les situations les plus prosaïques de la vie, Orwell fait également entendre dans ses propres écrits le point de vue du *petit homme* qui "n'a jamais droit à l'attention qu'il

exemple "Un journal à deux sous" (1928), "Quand j'étais libraire" (1936), "Les magazines pour jeunes garçons" (1940), "L'art de Donald McGill" (1941), "Une bonne tasse de thé" (1946), "Les lieux de loisirs" (1946), etc.

1. *EAL I*, 620: "Ce que Miller partage avec Joyce, c'est la volonté de relater les faits imbéciles et sordides de la vie quotidienne." Voir également, p. 166, 168, 294-95, 619-20: "dans le cas de Miller, il s'agit moins d'explorer les mécanismes de la subjectivité que de donner droit de cité aux faits et aux émotions de la vie quotidienne".

mérite” (*EAL II* 206)¹, “une voix surgie de la foule, de la cohue des sans-grade, des compartiments de troisième classe” (*EAL I*, 624). Il veut donner la parole à ceux qui, habituellement, ne l’ont pas et qui se méfient même de la prendre, les exclus et les “sans voix” de la société. Orwell ne se place jamais dans la situation du porte-parole, encore moins dans celle du leader d’une cause. À chaque fois, même lorsqu’il est directement présent dans son récit, il s’efface derrière la présence de ces corps anonymes. Il ne se veut pas à la tête d’un parti des hommes ordinaires, mais tente de partager, de l’intérieur, l’expérience immédiate des humbles et des simples, sans chercher à la réformer ou à l’amender. C’est pourquoi, sous la forme novatrice d’une enquête littéraire (*Dans la dèche à Paris et Londres, Le Quai de Wigan*), il s’attache d’abord à dépeindre avec exactitude la situation sociale. Il veut enregistrer tout ce que le monde feint d’ignorer, se fermant les yeux et se bouchant le nez. Se manifeste ainsi chez lui

1. Orwell regrette que “le prolétariat urbain ordinaire, formé de ces hommes qui font tout simplement tourner la machine, a toujours été ignoré des romanciers”, op. cit., p. 519. Mais grâce à Miller et à Joyce, “l’homme de la rue, l’homme sensuel ordinaire, s’est vu conférer le don de la parole”, *EAL I*, 625.

une volonté quasi documentaliste, proche de l'esprit qui, à la même époque, anime les travaux sociographiques de *Mass Observation* (et qui inspirera plus tard la démarche sociologique de Richard Hoggart), de rendre compte de ce qui, d'habitude, reste invisible en raison de sa petitesse et de sa bassesse, la "volonté de relater les faits imbéciles et sordides de la vie quotidienne" (*EAL I*, 620).

Toutefois cette vie ordinaire ne représente pas seulement pour Orwell un sujet d'étude original. Il ne s'agit pas simplement de mettre en évidence cette vie banale qui passe inaperçue la plupart du temps, mais plus fondamentalement de montrer que cette vie recèle en elle-même, dans son apparente platitude, une valeur capitale pour la compréhension de l'expérience humaine. Elle est ce par quoi l'existence prend sens, et, à ce titre, ne peut donc être négligée ni mutilée :

Nous sommes simplement parvenus à un point où il serait possible d'opérer une réelle amélioration de la vie humaine, mais nous n'y arriverons pas sans reconnaître la nécessité des valeurs morales (*common decency*) de l'homme ordinaire. Mon principal motif d'espoir pour l'avenir tient au fait que les gens ordinaires sont toujours restés fidèles à leur code moral (*EAL I*, 663).

Là où Joyce et Miller représentent, avec une certaine crudité réaliste, la vie ordinaire, Orwell voit en elle plus qu'un simple matériau littéraire insolite : le modèle indépassable, dans sa fragilité et sa concrétude, de toute vie, ce sans quoi on ne peut concevoir l'humanité elle-même. Et c'est justement parce qu'il la valorise ainsi, qu'il jette sur elle un regard éminemment politique. À une époque qui entendait rénover en profondeur la vie humaine dans tous ses aspects quotidiens, par une mainmise de la technique, de la science et de la bureaucratie, à une époque qui promouvait un homme nouveau, que ce soit l'ingénieur rationnel à la H.G. Wells ou le surhomme totalitaire, bref à une époque qui prétendait dépasser sans scrupules la médiocrité de la vie quotidienne, la décision de valoriser cette vie exprimait déjà une forme d'opposition. Orwell a clairement vu dans le monde ordinaire un pôle de résistance. Car ce monde n'est pas simplement à préserver comme un territoire menacé, mais il est aussi ce qui nous préserve contre la destruction de l'expérience commune et la "mobilisation générale". Ce que les formes tyranniques du pouvoir moderne humilient en effet, ce sont justement ces valeurs ordinaires des gens

simples, à savoir ce qu'Orwell nomme, à partir de 1935, la "décence ordinaire" (*common decency*)¹.

1. Nous traduirons ici *common decency* par "décence ordinaire", et non par "honnêteté" ou "moralité". En effet, cette *decency* n'est pas seulement une qualité morale interne (le sens de l'honnêteté), mais aussi un comportement social et une certaine forme d'estime de soi. Le mot français de *décence* rend très exactement compte de cette honnêteté objectivée dans un comportement ou une manifestation publique. En tant qu'il comprend donc une pratique sociale et historique, le terme de *décence* nous paraît mieux à même de témoigner de la complexité et de l'étendue de la *decency* que celui d'honnêteté. Il est regrettable que la traduction française des *Essais, articles et lettres* (par ailleurs remarquable) n'ait pas rendu la *common decency* par une formule unique, effaçant ainsi l'unité d'un concept central.

CETTE formule de *common decency* revient de si nombreuses fois sous la plume d'Orwell qu'elle ne peut être due, chez un écrivain aussi soucieux du choix de ses mots et de l'économie générale de sa pensée, au simple hasard. Sa fréquence témoigne de la présence d'un concept clé. Même si Orwell n'est pas à proprement parler un théoricien (certains lui reprochant même un certain amateurisme théorique, notamment dans sa connaissance historique du marxisme et du socialisme), son œuvre critique et polémique est celle d'un authentique penseur. Dans la forêt des arguments et des discussions, il voit clair. Son socialisme s'abreuve directement à sa propre expérience vécue de l'humiliation sociale et de la solidarité des humbles. Et c'est sur cette base intuitive qu'il édifie sa vision du monde. Mais que faut-il entendre par cette *common decency* qui constitue le cœur de sa pensée politique ? Il s'agit d'une expression qu'Orwell emploie régulièrement à partir de son enquête sur la vie des mineurs du nord de l'Angleterre en 1935 (*The Road to Wigan Peer*). Elle désigne tout d'abord une sorte de "sens moral inné" propre aux gens simples :

Dans un foyer ouvrier – je ne parle pas ici des familles de chômeurs, mais de celles qui vivent dans une relative aisance – on respire une atmosphère de chaleur, de décence vraie, de profonde humanité qu'il n'est pas si facile de retrouver ailleurs (*WP*, 131).

Il nous faut indiquer qu'Orwell a tout d'abord repéré cette décence ordinaire parmi les gens que la société considère en général comme indécents en raison de leur manière débraillée de vivre : les mendiants et les vagabonds. Cet élément biographique n'est pas à négliger pour la compréhension même de ce que signifie la *common decency*. En effet, par une sorte de démarche autopunitive, Orwell, ancien élève d'Eton et membre de la police impériale en Birmanie, décide, à la fin des années vingt, contre l'avis de sa famille et de ses amis, de *s'avilir* en choisissant de vivre parmi les déclassés. Voulant en quelque sorte se racheter du fait d'avoir appartenu aux deux plus hautes institutions de l'Empire britannique (la *Public School* et l'armée coloniale) qui représentent une autorité qu'il a toujours rejetée, il adopte une stratégie d'abaissement social. Il désire partager, de manière expiatoire, le sort de tous les êtres inférieurs et déchus : les coolies birmans, les trimards, les chômeurs, etc. Mû par un certain esprit de

mortification, dont il comprendra par la suite le caractère superficiel en tant qu'il repose uniquement sur la *haine de soi* (sans doute le plus mauvais motif d'action de l'intellectuel), il est inconsciemment en quête d'une forme d'*indécence* (en témoignent ses rituels de grimage du visage, d'habillage avec des vêtements sales et pouilleux, avant de se lancer, le soir, dans l'exploration des endroits interlopes de la ville), à la recherche à la fois de l'humiliation et de la rédemption par l'expérience ordinaire de la vie des petites gens. "J'allai tout de suite aux extrêmes", écrit-il dans *Le Quai de Wigan* (WP, 169). Or, ce qu'il découvre, dans ses errances urbaines, au contact des populations des asiles de nuit, des foyers ouvriers du Nord, des travailleurs sans qualification, c'est justement une dignité ordinaire, un sens viscéral de l'égalité, de la simplicité, de la solidarité. Cherchant l'humiliation, il découvre l'humilité¹. La découverte fondamentale d'Orwell est que la décence ordinaire est le revers de l'apparente indécence publique. La générosité et la loyauté sous-estimées des gens simples se voient habi-

1. Sur l'histoire de cette démarche, on peut consulter l'excellente biographie de Bernard Crick, *Orwell, une vie*, Castelnau-le-Lez, Climats, 2003, p. 200 sq.

tuellement bafouées et stigmatisées par le pouvoir.

Cette honnêteté ordinaire s'exprime sous la forme d'un penchant naturel au bien, et sert de critère du juste et de l'injuste, du décent et de l'indécent. Elle suppose donc, avant toute éducation éthique et pratique, une forme de moralité naturelle qui s'exprime spontanément sans faire appel à des principes moraux, religieux ou politiques. L'homme ordinaire n'a pas besoin de se tourner vers certaines autorités pour agir moralement. Il possède en lui-même une faculté sensible d'évaluation morale qui précède toute norme conventionnelle. À rebours de toute déduction transcendantale à partir d'un principe, la *common decency* est la faculté instinctive de percevoir le bien et le mal. Elle est même plus qu'une simple perception, car elle est réellement *affectée* par le bien et le mal. En ce sens, on peut directement la rapprocher de ce que les philosophes anglais et écossais de la première partie du XVIII^e (Shaftesbury, Hutcheson et Hume) nomment le "sens moral", à savoir un sentiment de vertu (et non le résultat d'un raisonnement), qui est naturel et commun à tous les hommes. Comme le sens moral, la décence ordinaire ressortit à un sentiment spontané de bonté qui est, à la fois, la